

## Stoned\_Immaculate

Françoise Major

Number 129, April 2011

Le nu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64558ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, F. (2011). Stoned\_Immaculate. *Moebius*, (129), 67–74.

# FRANÇOISE MAJOR

## *Stoned\_Immaculate*

WAsTedGuRL> Tu sais quoi?  
\$tØn€d\_ImmAkulAtE> Koi?  
WAsTedGuRL> C'est ma fête.

Oui, WastedGirl. C'est ton anniversaire. Encore une fois. L'an dernier, à pareille date, tu ne filais pas un meilleur coton. Tu détestes les anniversaires. Dresser la liste des invités t'ennuie, tu n'apprécies pas être au centre de l'attention, les gros repas te rendent malade, tes tripes ne supportant pas le sucre, le gras ni l'alcool; bref, tu ne sais pas célébrer. Voilà ce que tu expliqueras si quelqu'un prend la peine de t'appeler, de te demander ce que tu as prévu pour ce soir. Tu n'avoueras pas à quel point les anniversaires te confrontent au désert de ton existence. À la superficialité de tes relations. Oh! d'ordinaire, tu ne manques pas de sorties ni de divertissements de toutes sortes. Mais qui est là, le jour de ton anniversaire, pour t'apporter de petits présents?

Au fond, dresser la liste des invités ne t'ennuie pas. Cela t'angoisse. Tu t'imagines sélectionner méticuleusement tes convives, te présenter au restaurant convenu, fébrile et endimanchée, pour finalement te rendre compte que tous ont oublié, décliné, trouvé une excellente excuse. Alors tu ne fais rien.

Seule, donc, devant l'écran cathodique. Chattant avec Stoned\_Immaculate. Qui n'en revient tout simplement pas:

\$tØn€d\_ImmAkulAtE> Kess tu fais sul net le soir de ta fête????!!

\$tØn€d\_ImmAkulAtE> Tant ka rien faire... pkoï tu viens pas chez nous?

Tu ne connais rien de Stoned\_Immaculate. Mais pourquoi pas? Il te donne les directives pour te rendre à son appartement, dans le coin du métro Frontenac. Tu enfiles une robe, sexy mais convenable, appliques un soupçon de mascara sur tes cils, de rouge sur tes lèvres. C'est l'angoisse, mêlée à une excitation mal contenue, tout au long du trajet.

Stoned\_Immaculate n'est pas seul. Ils sont quatre, s'échangent les manettes d'une console de jeux vidéo, assis en demi-cercle autour d'une télévision. L'air est enfumé et tu ne reconnais que vaguement l'odeur du tabac. Raide, tu t'avances dans la pièce, tentes un sourire inutile. On t'accueille au mieux d'un hochement de tête.

À défaut d'être présentée, tu baptises intérieurement chacun des membres de la bande. Joe t'intimide au premier regard: petit, trapu, cheveux sales rassemblés en queue de rat tressée. Il ne se retourne pas. William, rouquin, mégot pendouillant, te jette à peine un coup d'œil. Jack, évaché sur le fauteuil, détonne, en véritable baba cool du groupe: nonchalant, dreads, barbe mi-longue, chemise psychédélique. Tu es étonnée qu'il ne porte pas le paréo. Puis il y a Stoned\_Immaculate – Averell, tu te dis en frissonnant, Averell! Grand, sec, l'air béat. Ne manque plus que Ma Dalton dans le cadre de porte, rouleau à pâte à la main.

Tu tires une chaise près d'un fauteuil et feins de t'intéresser à la partie de course automobile qui se dispute, tout en observant Stoned\_Immaculate à la dérobée. Courbé pour dissimuler une taille quasi anormale, maigre, imberbe, ce garçon est sans doute plus jeune que toi. Bien que tu ne saches pas trop. Les apparences sont parfois trompeuses. *Stoned\_Immaculate*. Tu n'as jamais douté de la signification de ce *Stoned*, et les relents âcres de l'air ont dès ton arrivée confirmé cette intuition. Tu ne vois toutefois rien d'immaculé dans le décor qui t'entoure.

Les murs de crépi avaient dû être blancs. Ils sont maintenant jaunis de façon inégale. Le tapis, bleu marine, ras, brûlé par endroits, semble contenir la poussière des

vingt dernières années. Une petite table de télévision sur laquelle est peint en lettres rouges « un exil qui dure toute la vie ne vaut pas mieux que la mort » occupe un coin de la pièce. Considérant la horde dont tu es entourée, tu en déduis que cette table a été pêchée dans la rue un mardi ou un vendredi, jours des poubelles, parce qu'aucun de ces garçons n'a pu avoir l'envie d'écrire un peu de poésie sur un meuble du salon. Face à la télévision, des matelas de mousse orange, rongés par endroits, ont été pliés sur eux-mêmes en guise de fauteuils. Quelques chaises de bois complètent le mobilier. Pas de décorations, sauf une image racornie de deux jeunes filles assises sur le bout d'un quai, collée au mur avec de la gomme bleue ; des traces de gras ont traversé les quatre coins de la photo, peut-être héritée des anciens occupants.

Tout ce cirque est pénible, tu te l'avoues rapidement. La chaise de bois est inconfortable, la musique trop forte du jeu t'ahurit, ta tête commence à être lourde, douloureuse. Et puis le regard halluciné de *Stoned\_Immaculate* lorsqu'il mène la partie t'effraie un peu. De temps à autre, les garçons s'échangent une pipe à eau crasseuse qu'ils ne t'offrent pas. De toute façon, tu aurais dit non. En somme, que tu sois là ne change rien au déroulement de la soirée. Tu rêvais d'un peu mieux pour ton anniversaire.

À la petite école, tout était si simple, pourtant. Il suffisait de distribuer des cartons d'invitation avant la fin des classes, à la Saint-Jean-Baptiste. Bien sûr, certains de tes amis devaient suivre leurs parents dans le Maine, aux chutes Niagara ou en Gaspésie. Tu t'en tirais quand même sans trop d'efforts avec une fête courue, bruyante, où l'on te donnait une panoplie de bébelles qui finissaient cassées dans l'excitation. Le plaisir se transformait en chicane, jusqu'à ce que ta mère sauve la mise avec son célèbre gâteau au crémage bleu, sucré et chimique comme tu l'aimais, qui permettait à tout le monde de se réconcilier en se salissant le pourtour de la bouche. Mais à douze ans, ou était-ce un peu plus tard, tout s'était transformé de façon inextricable. Sans petits cartons, il fallait être intéressante, et détachée, et charmante. Prouver que sa fête était un événement à ne pas manquer. Tu n'as jamais su comment t'y prendre. Et voilà où cela te mène, quelques années plus

tard. Chez les premiers inconnus disponibles. Qui n'ont rien à foutre de ton anniversaire, voire de tout ce qui peut te concerner.

Tu tentes de t'encourager en pensant qu'un jour, tout ira mieux : lorsque tu seras monteuse au cinéma pour des artistes éclatés qui révéleront à la face du monde ta créativité – tu possèdes tant de talents inouïs que nul ne soupçonne ! Tu habiteras alors un joli appartement du centre-ville avec ton homme. Tes amis, branchés, sincères, nombreux, auront le bon goût d'avoir envie de fêter ton anniversaire, de le planifier à ta place, de te remercier d'être l'admirable personne que tu es par une soirée-surprise idyllique.

Une fois que tu as eu le temps de ruminer tout ton saoul, c'est-à-dire tard, trop tard, le rouquin ferme la télévision, s'enferme dans ce que tu présumes être sa chambre. Personne ne s'est concerté – depuis ton arrivée personne ne parle, de toute façon –, mais il semble être l'heure de mettre fin à cette veillée des plus trépidantes. Malgré ton ennui, tu es toujours là. Tu n'oses pas partir, tétanisée par ta timidité et tes craintes, incapable de parler, de te lever ou même d'aller aux toilettes. Stoned\_Immaculate se lève. Tu restes assise. « Viens », qu'il te dit.

Sa chambre est étroite, faite sur le long. Des vêtements jonchent le sol, et un bureau enseveli sous des bidules électroniques et des *comic books* occupe le fond de la pièce. Coincé entre le bureau et la porte, un lit simple. « Attends. » Il retourne au salon. Tu restes debout, mal à l'aise, regardes les mêmes murs de crépi jaunâtre sans broncher. Tu entends Joe et Jack dire salut, claquer la porte en sortant. Au bout de quelques longues minutes, Stoned\_Immaculate réapparaît. Qu'a-t-il fait ? Tu n'en as pas la moindre idée. Tu penses demander où il a prévu de te faire dormir, mais tu ne dis rien. Tu préfères attendre qu'il parle, quitte à ce qu'il t'informe que la soirée se termine maintenant, qu'il faut retourner chez toi, en taxi – à cette heure, il n'y a plus de métro. Cette soirée merdique t'aura coûté bien cher en fin de compte et pourquoi ? Il s'approche et t'embrasse. Tu te laisses faire.

Les caresses sont maladroites. Peu importe. Il était temps qu'on s'occupe de toi. Le sexe de Stoned\_

Immaculate, que tu devines sous ses pantalons rugueux, s'est durci au contact de ton entrecuisse. Alors qu'il relève ta robe pour tâter tes fesses, l'excitation – ou est-ce de la nervosité? – monte en toi comme en lui, les secousses de vos corps s'accroissent, se font plus pressantes. Tu demandes après avoir longuement hésité s'il a des condoms. «Non.» Il t'entraîne dans son lit, sans que tu offres de résistance. Une odeur surie émane des draps en boule sur le matelas et attise ton désir. Tu penses à William, dans l'autre chambre, qui pourrait entendre vos ébats. Cela te gèle, mais Stoned\_Immaculate ne semble rien remarquer. Après quelques tergiversations d'usage, sa main se rend jusqu'à tes petites culottes, qu'elle tripote afin de s'insérer dans ta fissure. Ce n'est pas désagréable. Mais pas vraiment agréable non plus. En t'emplant un peu trop vigoureusement sur ses doigts, tu te dis qu'il faudrait prendre son sexe dans tes mains pour lui donner un peu de plaisir, mais tu es terrifiée. Tu ne sais pas comment procéder.

Il faut bien le dire. Tu n'es pas vierge, mais tes expériences sexuelles n'ont jamais été très gratifiantes: Carl, le premier d'entre tous, emballer à l'épicerie où tu étais caissière, cheveux teints de reflets rouges, parce que rouge pour vrai, l'administration ne voulait pas; Patrice, dans le champ après l'épluchette, qui t'avait fait rire en engouffrant un paquet complet de saucisses Hygrade; Robert, séducteur plutôt direct sévissant au bar du cégep – Aurais-tu le goût de fourrer, ma belle? et voilà. Ta liste personnelle. Tu y ajouteras bientôt Stoned\_Immaculate, don Juan du Web. Tu penses à Anne-Claude, cette amie du secondaire qui avait cela inné, le désir de toucher, de sucer, d'ouvrir les jambes. Quelques garçons t'ont raconté sa grande générosité. Tu te doutes qu'aucun homme n'en dira autant à ton sujet. L'idée que tu pourrais être lesbienne t'effleure soudainement, mais tu demeures incapable de conclure quoi que ce soit. Cette rigidité qui te possède, tu ne la comprends pas. Alors que Stoned – rendue où tu en es, tu peux bien te permettre ce diminutif – gigote sans fin, il devient difficile de cacher ton malaise. Qu'est-ce qui te paralyse? L'absence d'envie de le toucher ou le manque d'expérience, la peur de faire quelque chose qu'il ne faut pas? Il est vrai qu'il serait désolant de

mal manœuvrer et de lui tirer quelques poils. Ou de lui déchirer un bout du gland. Les idées folles se succèdent, tu repenses à Averell et, paniquée, crains d'exploser d'un rire nerveux. Tu décides de t'en tenir au strict minimum. Te laisser toucher, le dédommager de ses efforts par quelques frotti-frotta. L'embrasser. Parce que ça, tu sais faire.

Puis il ouvre la bouche. « Frwlgh aftwelk. »

Est-ce *fais attention, fais un effort* ou autre chose que Stoned vient de te murmurer ? Il serait si simple de le faire répéter. Mais la terreur est trop grande au creux de ton ventre. Tu acquiesces d'un signe de tête et continues de te remuer contre lui, même si tu ne ressens plus rien, hormis une sensation de brûlure qui augmente doucement. Tu es un puceron dans un corps de zèbre. Une enfant dans une carapace de cinq pieds quatre. Tu aimerais rapter, jusqu'à disparaître. Trop tard. Tout est de ta faute. Il faut assumer maintenant. Tu fais le vœu de rencontrer un gentil petit homme qui te montrerait, patiemment, à tout recommencer. À tout réapprendre. Mais tu sais qu'il ne sert à rien de croire aux contes de fées.

Tu finis par abandonner. Ou plutôt, on t'abandonne. De guerre lasse, Stoned\_Immaculate marmonne « Yé tard. » Oui, il semble qu'il est tard, que vous vous acharnez depuis trop de temps, déjà. Ton hôte s'est tourné vers le mur. Tu crois même l'entendre ronfler faiblement. Tu ne t'endors pas. Le lit est trop petit. Tu es nue, collée contre un étranger aux os saillants dont tu ne connais que le pseudonyme virtuel. La sueur que tu as récoltée pendant tes efforts se transforme lentement en frimas, et tu trembles sous le peu de couverture dont tu disposes. Tes yeux sont secs. Tu n'as pas envie de pleurer.

À six heures moins le quart, le réveil du coloc te fait sursauter ; tu as quand même réussi à somnoler trente minutes. Le grand échalias qui t'a servi de compagnon d'anniversaire dort, bouche ouverte, fesses à l'air. Une tache de bave lui barbouille la joue gauche. Tu sors sans te laver et parcours la moitié de l'île pour te rendre à l'hôpital où tu travailles. Dans l'autobus, bondé, tu te demandes si tu sens mauvais. Si ton visage fripé en dit plus que ce que tu souhaites. Un homme assis sur le banc du fond tente sans arrêt de croiser ton regard. Lorsqu'il réussit, il te

sourit d'un air compatissant et tendre qui te donne envie de gerber.

Tu entres dans les cuisines une quinzaine de minutes en retard, à peine dépeignée. Le chef ne te réprimande pas. Malgré le vacarme, l'eau brûlante et le tapioca à préparer, tu peines à ne pas t'endormir. « Tu as fêté fort ? » Tu racontes. Pas tout. Tu rends cela honorable. « Ai été chez un homme. Ai dormi là-bas. » Les sifflements fusent, et les félicitations, les regards à la fois satisfaits et admiratifs. Une aventure le soir de ta fête ? Tape derrière le dos, bine sur l'épaule. Clins d'œil et sourires complices. Tu te dis que c'est ce qu'il faut, de nos jours, pour être estimée. Offrir son cul et le dire. Mentir. Faire semblant qu'on est contente et même, oui, soulagée, que cela fait du bien, de temps à autre, de se faire curer les parties intimes.



